

Conférence de Monsieur Xavier LEROLLE
psychothérapeute

QUI SONT-LES JEUNES DE BANLIEUE ?

Ces jeunes de banlieue se sont fait connaître par leur violence. Je vis au milieu d'eux, dans le cadre d'une association, depuis longtemps.

Psychothérapeute, je viens comme témoin et non pour convaincre d'une politique.

QUI SONT-ILS ?

Pour décrire ces jeunes de banlieue j'utilise le terme de "jeunes SANS RACINES", par opposition aux émigrés qui sont des personnes "déracinées". Les émigrés ont les repères de leurs pays d'origine. Même s'ils ont été "transplantés", leurs références sont celles de leur famille d'origine. Psychologiquement la différence est majeure.

Les jeunes dont nous parlons ne sont pas, à proprement parler, des jeunes déstructurés, comme nous l'entendons dire souvent. Ils sont NON-STUCTURÉS. En France depuis, deux, trois, quatre générations, ils n'ont plus aucun repère de vie familiale ou sociale.

Intellectuellement, ils sont tout-à-fait "normaux". Ils aiment raisonner, et savent très bien le faire. Le problème est que leur "culture" est très pauvre. Ils cessent vite d'aller à l'école et manquent beaucoup les cours. Leur langage est extrêmement pauvre. Ils n'utilisent au mieux que trois cents mots (un adulte cultivé en utilise trois mille). Autant dire qu'ils ne comprennent pas ce qu'on leur dit.

Je suis frappé par le nombre de fois où ils me demandent "qu'est-ce qu'il a dit", "qu'est-ce qu'elle a dit", en parlant de leur éducateur, de l'assistante sociale. Ils sont comme découvrant une langue étrangère, et on parle donc, généralement, beaucoup trop vite pour eux. Il faut ajouter, qu'étant le plus souvent dans des situations de survie, ils développent une très grande intuition. Leur forte sensibilité leur permet d'accéder très rapidement aux dimensions de l'inconscient. Ils n'ont pas les mêmes réactions de défense que dans les milieux "cultivés".

Physiquement, il n'y a rien à dire de spécial. A part leur grande difficulté à se soigner, et particulièrement les dents. Ils n'ont pas de problèmes particuliers. Ce qui veut dire qu'ils ont des besoins sexuels normaux.

Ce qui ne sera pas sans poser de nombreux problèmes parce que justement, psychiquement, ils ne parviennent guère à une maturité affective supérieure à celle d'un enfant de trois ans. Leur structure psychique n'est pas encore stabilisée et ils peuvent aussi bien basculer dans la psychose que dans la névrose.

SANS "JE"

Les "sans-racines" sont des personnes qui n'ont pas encore de "JE". Ils ne peuvent dire : "JE désire travailler", puisqu'ils ne peuvent dire : "JE". Cela se voit particulièrement chez les

toxicomanes. 50 % d'entre eux sont de structure psychotique. Ils ne sont pas malades parce que drogués, mais ils sont drogués parce que malades mentaux.

Ils se considèrent plus sans appartenance, qu'avec une double appartenance. Ils sont donc sans citoyenneté, sans patrie. Ils ne votent pas et ne participent jamais aux réunions de quartier proposées.

Sans tissu social, on ne peut parler de solidarité entre eux. Ils mettent leur énergie à vouloir se débrouiller seuls, comme les enfants de trois ans qui réclament "moi tout seul !". On ne doit pas parler de "bandes", mais plus de "hordes". Ils ne sont solidaires que contre l'ennemi commun, la police. Entre eux l'amour n'existe pas.

Sans ressources, paradoxalement l'argent n'est pas un problème pour eux. Au moins à ce qu'ils disent ! ... Ils vont "se débrouiller"... C'est ainsi que la notion de propriété n'entre pas dans leurs concepts.

Je me souviens d'un jeune qui avait volé le blouson du médecin qui le soignait. Ce médecin voulant lui faire la leçon avait ramassé son portable : "pour le donner à ses enfants". Le jeune en question avait répondu "qu'il avait bien raison et que lui en trouverait un autre !" ... D'ailleurs leur manière de s'exprimer est de dire "pas de problèmes", justement quand quelque chose pose problème. Un garçon de douze ans dans la cité peut gagner 500 euros le jour où il fait le guet pour prévenir quand la police arrive. Où est le problème ? ! Pourquoi irait-il à l'école ?

SANS LOIS

Nés et ayant grandi sans repères, la notion de Bien et de Mal est donc confondue avec la formule "pas vu, pas pris". Quand il y a sanction, celle-ci est perçue comme une invitation à "se débrouiller mieux la prochaine fois"... Ils sont a priori, entièrement méfiants par rapport à tout ce qui représente l'autorité : police, armée, administrations, transports publics...

Ils vivent en dehors de la Loi du temps. Ils n'ont jamais de montre ni d'agenda. Bien que n'ayant rien à faire, ils ne parviennent que très lentement à être à l'heure à un rendez-vous.

D'ailleurs, s'ils ont un lieu où ils peuvent dormir, ils sont incapables de se lever le matin, et incapables de se coucher le soir.

Même la loi de l'espace est particulière : ils ne sortent pas de leur environnement et jamais seuls. Ils ne quittent guère leurs cités et, par exemple dans la région parisienne, ne franchissent pas le périphérique, sauf en bande pour aller au Châtelet ou aux Champs-Élysées.

Le plus grave c'est la méconnaissance de la loi de la différenciation sexuelle. Ce qu'ils vivent dans leurs rapports est beaucoup plus de l'ordre de la fusion que de l'ordre de la relation. Ils sont dans le colle-colle, et on ne peut que changer de partenaire. Les "tournantes sont perçues comme presque normales. On se présente son "ex", sans aucun complexe, ni aucune difficulté.

Les méthodes de contraception n'étant guère respectées, on ne peut donc les empêcher de faire des enfants. On voit le drame : des enfants naissent à leur tour sans repères, futurs malades mentaux. Voilà pourquoi, malgré tous les efforts en progression régulière des pouvoirs publics, on ne parvient pas à endiguer la progression géométrique, exponentielle, du nombre de ces sans-racines. Et cela fait peur !

LA LOI DU PLUS FORT

Dans un monde sans loi, il reste la loi de la jungle, la loi du plus fort où on ne respecte ni les vieux, ni l'enfant, ni l'infirmes. Ils ne se respectent pas non plus entre eux et c'est la violence qui régit leurs rapports. On ne peut parler de solidarité entre eux.

Pris sur le fait, il leur reste le déni de l'acte. C'est le moyen par lequel ils estiment se faire respecter. La violence est à ce niveau leur seule parole. Comme les bébés qui ne peuvent dire leur souffrance, la violence, apparemment totalement gratuite, est leur hurlement pour exister. Elle devient naturelle et ils expriment une réelle complaisance à raconter les scènes de violence. Un S.D.F. de 40-50 ans peut se sentir coupable de ne pas travailler; mais il n'y aura aucune culpabilité aujourd'hui chez le jeune de banlieue. La culpabilité est remplacée par l'agressivité.

Dans ce monde l'amour n'existe pas. J'entends encore Laurent hurler :

"Salop... tu as failli me faire croire que l'amour existait !" Trois mois après il se pendait...

QUE FAIRE ?

D'abord ne pas avoir de projet. Ce qui est difficile à faire accepter par les services sociaux officiels. La première question qui est posée aux jeunes est : quel est ton projet ? Mais justement, ces jeunes qui n'ont pas de "JE", ne peuvent pas avoir de projet.

J'entends encore les cris indignés d'une jeune fille de 18 ans, sans parents : "C'est toujours la même chose, depuis ma naissance on me demande de travailler pour avoir le droit de vivre !". Il est important de leur montrer que nous pouvons les aimer gratuitement, ce qui ne veut pas dire sans exigence !

C'est la Parole qui nous rend humains. Dans leur monde inhumain il s'agit donc de créer des lieux de "greffes de parole". Avant de les mettre au défi du travail il faut leur donner des lieux où ils pourront se dire, trouver eux-mêmes leur manière positive d'exister.

On peut commencer à créer des liens mères-enfants. Si on permet aux mères d'exister pour elles, si on leur donne des lieux où elles peuvent parler d'elles, les jeunes enfants apprendront eux aussi à conquérir leur identité. Il s'agit de ne pas voir de projets "SUR" eux, mais "AVEC" eux. Etre "JE" en face de leur "NON-JE".